

porte Constantin, impie, meurtrier de ses colatéraux et de ses enfants, ennemi des dieux, qui a cru faire disparaître, avec quelques ablutions, les crimes de sa vie et les taches de son corps. Julien ne ménage pas ce tyran hypocrite, efféminé et sanguinaire, dont les soldats ont massacré sa famille, et oublie un peu trop qu'il a attaché son nom à une des plus mémorables révolutions de l'ordre social.

A ce moment, Hercule implore pour qu'on laisse entrer Alexandre le Grand. César ni les autres empereurs ne se lèvent à son approche, et Silène demande à Romulus s'il a peur que ses descendants ne puissent disputer la palme au héros grec. La rougeur de Romulus répond pour lui.

Mercurie appelle enfin les concurrents admis à l'épreuve définitive : Jules César, Auguste et Trajan. Sur l'observation de Saturne, qui trouve étrange qu'on n'admette que des guerriers et pas un sage, on fait venir Marc-Aurèle. Bacchus réclame alors en faveur des voluptueux, et on lui permet d'introduire Constantin. La discussion s'ouvre entre ces rivaux.

Jules César a la parole le premier, et prétend modestement que le plus fabuleux exploit d'Alexandre ne saurait entrer en comparaison avec le moindre de ses actes, et que sa supériorité sur le farouche Macédonien s'appuie sur ses habitudes de clémence. « Tu n'as essayé tes armes, répond Alexandre, que pour les tourner plus tard contre ta patrie et tes frères, préférant la gloire de régner à celle d'être équitable, et tu n'as élevé ton trône que sur les débris de la République romaine. » Auguste, plus habile, ne veut rabaisser les actions de personne ; le récit de sa vie suffira pour le louer. « A dix-sept ans, maître du monde, j'ai remporté des victoires, battu les ennemis de Rome, relevé le gouvernement et purifié le monde. » — « Quant à moi, dit Trajan, je me suis montré plus clément que mes prédécesseurs ; je n'ai jamais attaqué personne que pour venger une offense, et je professe une souveraine révérence pour la vertu. » Un prix de douceur lui est décerné. La courte harangue de Marc-Aurèle obtient un grand succès. Constantin, qui n'a d'autres titres à présenter que la défaite d'un lâche et celle d'un vieillard, est interrompu par les reproches de Silène, qui lui rappelle que ses conquêtes ne sont que des conquêtes galantes.

Silène résume alors le débat ; il blâme Alexandre de ses colères, de son ivrognerie et du meurtre de Clitus. A César, il objecte la haine des Romains et leur ressentiment légitime, en dépit de la douceur du parade qu'il affectait, en excellent comédien, pour mieux jouer sa farce. A Auguste, qui se vante d'avoir eu l'habileté de bien régner, il rappelle qu'à son propre compte, Denys le tyran régnait bien et justement ; mais qu'il avait eu le bon esprit de ne pas chercher à se déifier. Il reproche à Trajan de s'être laissé vaincre par les plus infâmes voluptés. Pour en finir, et décider en connaissance de cause, Jupiter demande aux trois plus redoutables concurrents, Alexandre, César et Marc-Aurèle, le but qu'ils se sont proposé pendant leur vie. « Vaincre le monde, répond Alexandre. — Être le premier, repart César. — Imiter les dieux, dit Marc-Aurèle. — Et qu'est-ce qu'imiter les dieux ? demande Silène. — S'oublier soi-même, travailler pour les autres, avoir le moins de besoins pour soi ; faire le plus grand bien possible aux hommes. » La palme lui est accordée, jugement digne des dieux comme de l'élève de Marc-Aurèle. Mercurie termine le prononcé du jugement par ces mots : « Allez où il vous plaira, pour vivre sous la tutelle d'un dieu. » Alexandre choisit Hercule pour patron ; Auguste, Apollon ; Marc-Aurèle, Jupiter et Saturne. Mars et Vénus recueillent César. Trajan se joint à Alexandre. Constantin se jette dans les bras de la Mollesse et y retrouve son fils. La justice éternelle et vengeresse avait ordonné contre lui des supplices épouvantables ; mais Jupiter les adoucit en faveur de Claude et de Constance. Pour clore la séance, Mercurie se tourne vers Julien et lui dit : « Je veux que tu reconnaisse le soleil pour ton père. »

Le *Banquet des Césars* est une des plus remarquables et des plus originales productions du génie antique. Dans ce tableau des vertus, des travers et des vices des empereurs, les figures sont tracées de main de maître, avec une finesse de touche et une variété de couleurs admirables. « Ecrivain plein de grâce et de naturel, dit M. Vacherot, Julien laisse ramener échapper des traits de mauvais goût ou des mouvements déclamatoires. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de vivacité que d'éloquence, plus de finesse que d'élévation et de grandeur. Aucun auteur du temps ne peut lui être comparé pour la simplicité de la composition, pour la clarté et l'élégance du style. » — « Aucun écrivain, ajoute M. Feillet, pas même Tacite, n'a stigmatisé les maîtres du monde en des termes plus énergiques que ceux dont Julien s'est servi dans le *Banquet des Césars*. »

Banquet (LE), en italien, *Il Convito*, ouvrage de Dante, publié à Florence, en 1490. C'est une sorte de traité philosophique resté inachevé. L'auteur comptait donner (il était alors en exil et dans un âge avancé) un commentaire sur quatorze des *Canzoni* ou *Odes* ; mais il n'exécuta son dessein que sur trois seulement. Le titre choisi signifie que le livre est une nourriture pour l'ignorance. Esprit

scolastique, Dante suit la méthode en honneur dans les écoles du moyen âge. Il étale avec complaisance les connaissances étendues qu'il possède en philosophie, en astronomie et dans les autres sciences cultivées de son temps. Il commence par inviter les hommes aux études spéculatives, nourriture céleste de l'intelligence. « Heureux, dit-il, le petit nombre qui s'assied à la table où l'on mange le pain des anges ; et malheureux ceux qui ont, avec les animaux, une nourriture commune ! Mais ceux qui sont admis à la table choisie ne voient point sans pitié le commun des hommes paître, comme de vils troupeaux, l'herbe et le gland ; et ils sont toujours disposés à leur faire part de leurs richesses. Pour moi, qui ne m'assieds point à cette table, et qui fuis la pâture vulgaire, je ramasse, aux pieds de ceux qui y sont assis, ce qu'ils laissent tomber. Je connais la vie misérable que mènent ceux que j'ai laissés derrière moi ; et, sans m'oublier moi-même, j'ai préparé pour eux un banquet général de tout ce que j'ai pu recueillir ainsi. » Continuant cette même figure, il explique les dispositions qu'il faut apporter à son banquet, et dit quels sont les quatorze mets qu'il se propose d'y servir. Si le repas n'est pas aussi splendide que pourraient le désirer les convives, ce n'est point sa volonté qu'ils doivent en accuser, mais sa faiblesse. S'il vient à parler de ses propres ouvrages, c'est qu'il veut se relever aux yeux des hommes de l'état d'abaïssement où on l'a plongé. Il s'écrit avec douleur : « Ah ! plutôt au régulateur de l'univers que ce qui fait mon excuse n'eût jamais existé, que l'on ne se fût pas rendu si coupable envers moi, et que je n'eusse pas souffert injustement la peine de l'exil et de la pauvreté ! Il a plu aux citoyens de Florence, de cette belle et célèbre fille de Rome, de me jeter hors de son sein, où je suis né, où j'ai été nourri toute ma vie, où, enfin, si elle le permet, je désire de tout mon cœur aller reposer mon âme fatiguée et finir le peu de temps qui m'est accordé. Dans tous les pays où l'on parle notre langue, je me suis présenté errant, presque réduit à la mendicité, montrant, malgré moi, les plaies que me fait la fortune, et qu'on a souvent l'injustice d'imputer à celui qui les reçoit. J'étais véritablement comme un vaisseau sans voiles, sans gouvernail, jeté dans des ports, des golfes et sur des rivages divers par le vent rigoureux de la douleur et de la pauvreté. Je me suis montré aux yeux de beaucoup d'hommes, à qui peut-être un peu de renommée avait donné une tout autre idée de moi ; et le spectacle que je leur ai offert a non-seulement valu ma personne, mais peut-être rabaisé le prix de mes ouvrages. C'est pourquoi je veux relever ceux-ci, autant que je pourrai, par les pensées et par le style, pour leur donner plus de poids et d'autorité. » Dante explique ensuite pourquoi il a fait cet écrit, non en latin, mais en langue vulgaire, et il donne de très-bonnes raisons de sa préférence et de son attachement pour cette langue, à laquelle il croit avoir tant d'obligation, mais qui est encore bien plus redevable à l'immortel poète.

C'est après ce long préambule que Dante passe au texte et au commentaire de ses *Canzoni*. La broderie couvre ici toute l'étoffe ; elle la pénètre, la dépasse, et finit par la faire disparaître aux regards. Ainsi, la troisième *Canzone* a sept strophes de vingt vers ; elle traîne à sa suite un commentaire de cent pages et plus. Le poète-critique entreprend d'interpréter et le sens littéral et le sens allégorique de chaque pièce, de chaque vers et presque de chaque mot. Ses nombreux commentateurs n'ont pas procédé différemment ; ils n'ont fait qu'adopter cette méthode. Avant de s'engager dans ces prolifiques explications, Dante prédit positivement, quoique d'une manière figurée, la gloire à laquelle était sur le point de s'élever la langue italienne, encore si près de sa naissance ; la langue latine n'était déjà plus parlée. « Telle est, dit-il, la nourriture solide dont des milliers d'hommes vont se rassasier, et que je vais leur servir en abondance ; ou plutôt tel est le nouveau jour, le nouveau soleil qui s'élèvera, dès que le soleil accoutumé sera parvenu à son déclin. Il rendra la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres, parce que l'ancien soleil ne luit plus pour eux. »

Dante déclare que ses *Canzoni* (qui traitent de l'amour et de la vertu) ont un sens réel, un sens moral, et un sens allégorique ou spirituel, et que la dame dont il s'agit, après la mort de Béatrix, dépeinte dans la *Vita Nuova*, est la très-noble dame dont s'éprit Pythagore, la fille de l'empereur de l'univers, la philosophie, personnifiée dans ses nouvelles *Canzoni*. Il passe en revue divers points de la science de l'époque : l'ordre terrestre, l'ordre civil, l'ordre céleste ; la triple nature humaine (végétative, animale et sensitive) ; les correspondances entre les cieux et les sciences ; les vertus et les quatre âges de la vie. Il proclame l'immortalité de l'âme, le néant des richesses corruptrices, l'égalité des hommes, dont les mérites font la seule noblesse.

Le *Banquet*, œuvre fatigante par la prolixité de ses gloses, vit d'un souffle inspirateur qui ranime toute cette vieille érudition scolastique, tirée indistinctement des docteurs païens, catholiques et musulmans. On y trouve de belles démonstrations, un style mâle et une pensée virile.

Banquet des dieux (LE), tableau de Van Balen ; musée du Louvre. Au bord de la mer,

à l'entrée d'une grotte décorée de coquillages, Saturne, Apollon, Neptune et Mars sont assis à une table chargée de mets. De jeunes nymphes servent les dieux ; celle-ci apporte des fruits, celle-là un homard. Un Amour présente une coupe à Mars, un autre traîne un gros poisson. Au deuxième plan, une table est couverte de pièces d'orfèvrerie. A gauche, sur les flots, des néréides et des tritons jouant de la conque marine entourent le char d'Amphitrite. Ce tableau, signé *H. V. Balen*, a été gravé sur bois dans l'*Histoire des peintres*. Un autre *Banquet des dieux* du même artiste, et une composition analogue peinte par Adrien Van Stalbert, figurent dans la galerie de Dresde. Le musée royal de Madrid possède un tableau sur le même sujet, signé des lettres D. C., que l'on croit être les initiales du nom de David Colyns, qui fut le maître de Salomon Koning. La composition diffère peu de celle que nous venons de décrire ; la table est dressée au bord de la mer et à l'entrée d'une grotte ; les dieux Neptune, Jupiter, Vulcain et Mercure sont servis par des nymphes et des Amours ; Hébè verse l'ambrosie ; les divinités marines forment un concert. — Nous devons citer encore le *Banquet des dieux*, de Jean Rottenhamer, qui est au musée d'Angers, et que M. Clément de Ris regarde « comme un morceau de la plus belle qualité de cet artiste. » La peinture est d'une irréprochable conservation. Les personnages, d'un coloris brillant mais sec, se détachent, au milieu de mille accessoires, sur un fond de paysage d'un vert intense. On compte quarante figures environ sur différents plans. Ce tableau, qui n'a guère que 0 m. 33 cent. de haut sur 45 de large, a fait partie de la collection Blondel de Gagny. Pendant son séjour à Augsbourg, en 1595, Rottenhamer avait peint pour l'empereur Rodolphe un autre *Banquet des dieux*, de grandes dimensions, qui passait pour être le meilleur de ses ouvrages : nous ignorons ce que cette peinture est devenue.

Banquet de Térée, tableau de Rubens ; musée royal de Madrid. La fable raconte que Térée, roi de Thrace, après avoir épousé Progné, fit violence à Philomèle, sa belle-sœur, et lui arracha ensuite la langue pour la contraindre au silence. Progné, instruite néanmoins de ce double crime, égorga Itys, le fils qu'elle avait eu de Térée, et donna à manger à ce dernier une partie du corps de l'innocente victime. Le repas terminé, elle montra au roi, en présence de Philomèle, la tête de l'enfant. C'est ce dernier épisode qu'a représenté Rubens. « La femme, tenant la tête ensanglantée, dit M. Lavice, est trop jolte, trop blonde, trop flamande pour un tel rôle. Elle et sa sœur crient avec une joie sauvage. Térée, saisissant son épée, jette à son tour un cri de rage. Tout cela est horrible. C'est un de ces drames dont un peintre délicat ne voudrait pas salir sa toile. » Inutile d'ajouter que l'exécution du tableau offre cette vigueur de touche, cette puissance de couleur qui sont le partage du grand maître flamand.

Banquet de la garde civique d'Amsterdam, célèbre tableau de Bartholomeus van der Helst, au musée d'Amsterdam. Cette peinture, regardée comme un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'école hollandaise, représente les arquebusiers et les arbalétriers de la garde civique, fêtant, par un repas, la conclusion du fameux traité de Westphalie ou *paix de Munster*, qui mit fin à la guerre de Trente ans et consacra l'indépendance des Provinces-Unies (1648). La scène se passe dans une vaste salle, percée, au fond, d'une arcade et d'une fenêtre entr'ouverte, par laquelle on aperçoit des arbres et des maisons. La table du banquet est dressée dans la largeur du tableau. Au coin droit est assis le capitaine de la compagnie, le gros Jan Wits ou Witsen, tourné de trois quarts, vêtu de noir, avec une cuirasse et une ceinture bleue, et coiffé d'un grand chapeau noir, à plumes blanches. De la main gauche, il tient, appuyé sur sa cuisse, un énorme hanap d'argent, dont l'anse est formée par une figure équestre de saint Georges, patron des arquebusiers ; de la main droite, il serre la main de son lieutenant, Joannes van Waveren, assis près de lui, et placé presque de profil. Le lieutenant est très-richement costumé : il a un pourpoint et des hauts-de-chausses gris perlé, ouvrages d'or, une écharpe bleue, des bas verts, des bottes à chaudron et un chapeau noir, à plumes brunes. Derrière ces deux personnages sont trois hommes debout, dont un tient à la main un chapeau gris, à plumes tricolores ; un quatrième porte une halberde ; au second plan, arrive une servante, apportant un pâté. A l'autre angle de la table, sur la gauche du tableau, quelques convives assis boivent ; plusieurs hommes debout sont armés d'arquebuses. Entre ces deux groupes et en deçà de la table est assis le porte-drapeau, Jacob Banning, la tête de face, les jambes croisées, la main droite tenant un chapeau noir, à plumes blanches ; la gauche, un drapeau, dont le haut se perd dans le cadre. Devant ce personnage se trouve un tambour, sur lequel est placé un papier, où sont écrits quatre vers du poète Jan Vos, dont voici la traduction : « Le sang répugne à Bellone, et Mars maudit le bruit du bronze destructeur. L'épée aime le fourreau. C'est pourquoi le brave Wits présente au noble van Waveren la coupe de la paix, pour fêter l'alliance perpétuelle. » A gauche de Banning est assis un personnage qui a un pourpoint jaune-ci-

tron, des hauts-de-chausses gris, bordés d'or, des bas rouges, des bottes molles, et qui tient à pleine main le manche d'un jambon ; il se retourne pour recevoir un hanap, orné de magnifiques sculptures, que lui présente respectueusement un homme debout, vêtu d'un pourpoint de soie noire, taillé de jaune, avec une large fraise, une ceinture rouge et des bas jaunes. De l'autre côté de la table sont assis plusieurs autres personnages, celui-ci pelant un citron, celui-là découpant un poulet, etc. En tout, vingt-quatre figures de grandeur naturelle, en pied, et dont les noms sont inscrits au bas du tableau. La toile n'a pas moins de 5 m. 38 de large sur 2 m. 27 de haut. Elle est signée en gros caractères : *Bartholomeus van der Helst fecit, A° 1648*.

Cette vaste composition jouit d'une très-grande réputation en Hollande ; un ancien catalogue du musée d'Amsterdam (1835) n'hésite pas à l'appeler « le plus excellent de tous les tableaux hollandais. » Suivant le célèbre peintre anglais Reynolds, « c'est peut-être le plus beau tableau à portraits qui ait jamais existé. » M. Duchesne aîné n'est pas moins élogieux : « Dans ce chef-d'œuvre de l'école hollandaise, dit-il, composition, couleur, harmonie, expression, tout est beau, tout est parfait. » Dernièrement, M. Maxime Du Camp (*Voyage en Hollande*) a beaucoup rabaisé les mérites de ce tableau ; il a été jusqu'à dire que c'était une première toile... de troisième ou de quatrième ordre. Un de nos plus savants critiques d'art, M. Bürger, qui a fait une étude approfondie des maîtres hollandais, a porté sur l'œuvre de van der Helst un jugement plus équitable : « Plusieurs des têtes de ce tableau, dit-il, sont prodigieuses de vie, principalement celles du échanson à bas jaunes, du porte-drapeau, du peléur de citron, etc. Les mains, les étoffes, les décorations diverses, tout est exécuté avec une correction scrupuleuse, qui ne sacrifie aucun détail, mais aussi avec une largeur et une justesse de touche, avec une abondance de pâte, qui sauvent de la minutie cette éclatante peinture ; trop éclatante pourtant, il faut le dire, et sans parti pris d'ombres et de contrastes, qui, en concentrant la lumière sur certains points principaux, assurent l'unité de l'effet. La lumière, presque égale d'un bout de la toile à l'autre, divise trop l'attention. L'œil saute d'une figure à un costume, admire un instant, s'égare, se fatigue et ne transmet à l'esprit qu'une impression multiple ; chaque morceau, peint à la perfection, est bien instructif pour les artistes ; mais l'ensemble ne vous saisit point, comme la poétique peinture de Rembrandt (*la Ronde de nuit*), qui est en face. Il est très-curieux de passer quelques heures entre ces deux chefs-d'œuvre, qui se sont toujours disputé la palme de la grande école hollandaise et ont souvent excité des fanatismes exclusifs. » Le *Banquet* provient, comme la *Ronde*, de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam, où il ornait la grande chambre du conseil de guerre. Un artiste hollandais, M. Kaiser, a publié récemment une grande gravure, très-correcte et très-habile, de ce chef-d'œuvre.

Banquet des singes, tableau de Téniers ; musée royal de Madrid. Rien de plus grotesque, de plus divertissant que cette réunion de babouins en goguette. Les uns mangent avec un entrain qui fait plaisir à voir, et se donnent des airs de véritables gastronomes ; d'autres boivent ou fument. Des serviteurs s'agitent autour de la table du festin. Les trois buveurs attablés à droite, surtout celui qui a une pipo passée à sa ceinture, sont impayables. Tous ces singes sont costumés à la mode hollandaise, mais ils conservent, sous leurs vêtements, les allures et les attitudes de leur espèce. « Comme tout cela est croqué ! dit M. Lavice, et quelle bonne plaisanterie ! Car l'imagination que l'auteur a voulu dire : Des singes qui ont vu et se souviennent peuvent se trouver à la hauteur de certains hommes dont l'âme est descendue dans l'abdomen ; ils l'emporteront même sur eux en sagesse, dès qu'ils reprendront leur posture à quatre pattes, leurs gambades et leurs habitudes de tempérance. »

BANQUETANT (ban-ke-tan) part. prés. du v. *Banquet*. *Les petits s'en vont gaiement par le chemin, BANQUETANT à toutes les auberges, tant que dure leur joie, ou plutôt leur argent.* (Balz.)

BANQUETANT, ANTE, adj. et s. (ban-ke-tan, an-te — rad. *banquet*). Néol. Celui, celle qui banquette, qui prend part à un repas de plaisir : *Les cris des mourants et les chants bachiques des BANQUETANTS devaient se couvrir et s'entendre à la fois.* (E. Sue.) Il INUS.

BANQUETER v. n. ou int. (ban-ke-té — rad. *banquet*. — Double le t devant une syllabe muette : *Je banquette ; tu banquetteras ; nous banquetterons*). Prendre part à un repas somptueux ou abondant : *Ne dites pas cela au père Crevel, qui, sachez-le bien, a trop souvent BANQUETÉ dans des parties carées avec votre scélérat de mari.* (Balz.) On AVAIT, cependant, bien BANQUETÉ à Yaux. (Alex. Dumas.) *Les cochers, riches d'un salaire extraordinaire, BANQUETAIENT, rigolaient comme des seigneurs.* (E. Sue.)

BANQUETEUR s. m. (ban-ke-teur — rad. *banquet*). Individu qui banquette habituellement : *Eh bien ! ces BANQUETEURS ont joué avec la poudre.* (E. Sue.)